

Récits de vie : une écriture interdite?

Life Stories : Interjected Writings?

Ivete Lara Camargos Walty¹

Submetido em 23 de novembro e aprovado em 24 de dezembro de 2014.

Résumé: Afin de vérifier de possibles interdictions d'ordre soit esthétiques, soit éthiques ou politiques, voici une étude de la réception de récits, en transit entre la mémoire sociale et individuelle, de personnes ayant la rue pour cadre de vie, au Brésil et au Québec. À partir des concepts impliqués dans la triade mentionnée, nous prétendons tracer des parcours critiques qui dirigent les lectures de récits de vies considérées comme marginales ou alternatives dans leurs relations avec les valeurs qui y sont incluses, en considérant toujours les milieux académiques, médiatiques et mercatiques. En pensant à la proposition de Spivak d'une politique de l'erreur au lieu de l'économie de la réussite qui régit l'écriture européenne occidentale, nous analysons quelques critiques des œuvres de Carolina Maria de Jesus, au Brésil, et de Marie Gagnon, au Québec ; ceci nous permet de vérifier comment se fait le traitement du texte considéré comme marginal par la critique brésilienne et québécoise, et de déterminer les critères utilisés par les chercheurs qui étudient ces types d'œuvres.

Mots-clés: Mémoire. Récit marginal. Esthétique. Éthique. Politique.

Abstract: This article aims to study the critical reception of life stories written by homeless people in Brazil and Canada, in order to verify possible ethical, aesthetic or political interjections in the transition between individual and social memories. Based on the concepts involved in the mentioned group, the goal of this article is to trace critical paths which guide the reading of narratives considered marginal or alternative in relation to the values established, always taking the academic, mediatical and market spheres. Returning to Spivak's proposition of a taxonomy of "mistakes", instead of the economy of correctness which regulates the Occidental European writing, we analyze some critical texts about Brazilian

Carolina Maria de Jesus's and Quebecian Marie Gagnon's works, in order to verify how Brazilian and Quebecian criticals read the texts considered marginal, as well as to determine which are the criteria established by researches of such literature.

Keywords: Memory. Marginal texts. Ethics. Aesthetic. Politics.

Dans un travail de recherche que je réalise depuis plus de dix ans, je me suis tournée vers la production culturelle liée à la population vivant dans les rues des grandes villes, soit en tant qu'auteurs, soit en tant qu'objets de productions culturelles diverses. Dans ce contexte, se situe le concept de marginalité et, plus spécifiquement, celui de littérature marginale. Ces concepts incorporent, inévitablement, la délimitation d'espaces, dans la mesure où le mot « marge » s'oppose à l'idée de centre, même si une relation aussi complexe peut être questionnée et déplacée sous divers angles. Dans tous les cas, on ne peut pas escamoter l'aspect politique présent, fruit des relations de pouvoir qui traversent les espaces, et, qui plus est, les modèlent.

L'idée de *polis*, déjà, par son origine grecque, prévoit des lieux destinés à être occupés par des citoyens, desquels sont exclus les enfants, les femmes et les esclaves. La définition d'Aristote selon laquelle l'homme est un animal politique, définition étrangère et opposée à l'association naturelle de la vie dans le foyer, le considère surtout comme un être vivant doté de parole. Pour lui, tous ceux qui vivaient hors de la *polis*, esclaves et barbares, étaient destitués, non pas de la faculté de parler mais d'un mode de vie au sein duquel la préoccupation des citoyens était de débattre les uns avec les autres.

On observe donc, aussi bien dans la société grecque que dans celles qui lui succèdent, des limites et des interdictions au transit et au discours des habitants de la *polis*.

Habermas, en reconnaissant l'existence d'une sphère publique plébéienne, situe Rabelais, son monde et la dynamique interne d'une culture populaire, comme un contre-projet face au monde hiérarchisé du pouvoir, de ses cérémonies officielles et de sa discipline quotidienne. Il ajoute ceci:

Cette vision simultanée permet justement de percevoir comment un mécanisme d'exclusion, qui refoule et réprime, provoque en même temps des effets contraires qui ne peuvent pas se neutraliser. (HABERMAS, 1962, p. VII).

En abordant cette problématique, nous touchons aux lieux de la littérature, aussi bien parce que l'espace public habermassien se réfère au monde des gens de lettres et au rôle de la littérature, que parce que dans l'exemple de Rabelais d'autres lieux de parole sont configurés de telle sorte qu'ils font face à l'hégémonie établie par les couches dominantes.

Nous mettons donc l'accent sur la manière dont sont créées des formes d'exclusion dans les déterminations des nouvelles instances de pouvoir et comment elles s'opposent à d'autres, dans un processus mobile, même si elles ne sont pas reconnues à l'époque de leur surgissement. Dans ce sens, s'instaure le transit entre la mémoire individuelle et la mémoire collective et, malgré les mécanismes d'interdiction, ces rapports s'insèrent dans la formation de l'imaginaire social de la ville, de la région ou du pays.

Dans la société contemporaine, avec la mobilité accrue des espaces,

des personnes, des médias et des nouvelles formes d'art, ces confrontations ne se font plus sous une forme délimitée, puisque la notion de réseau, où s'élaborent les cartes politico-économiques du monde, mêle les positions de pouvoir, ce qui ne signifie pas qu'elle les supprime.

Il s'agit d'une réélaboration de relations politico-économiques, nécessitant de nouvelles formes d'approches théorico-méthodologiques, qui s'oriente par une vision de l'autre, en défiant des paradigmes et des cartes politiques et sociales. Au sein de ce processus politico-économique s'instaure la question de l'éthique et de l'esthétique.

Quelle que soit la théorie philosophique qui traite de l'éthique, on considère toujours les relations entre les hommes, la relation avec l'autre, ce qui ne pourrait pas être différent, dans la mesure où l'homme se construit dans et par le langage (BENVENISTE, 2005) et toujours comme quelqu'un qui dit « je » face à un « tu », face à l'autre. Le sens de l'éthique passe donc par le partage guidé par la relation de la conduite individuelle et des valeurs collectives.

Sans entrer dans l'histoire du concept, on doit souligner la relation entre éthique et valeurs politiques et culturelles, entre éthique et différence, entre éthique et construction du sujet. En conséquence, les concepts de marginalité intègrent la dichotomie « je »/« l'autre » et leur lieu d'énonciation, ce qui peut se confirmer à partir du postulat de Bakhtin selon lequel « l'acte éthique ne s'instaure que quand l'Autre entre en scène » (CASTRO, apud. MIOTELLO, 2011, p. 7). Pour Bakhtin, l'éthique est une question de langage, « seul l'acte de penser peut être éthique car c'est en lui que le sujet est convoqué » (BAKHTIN, apud. MIOTELLO,

2011, p. 27). D'où l'idée de réactivité inhérente au dialogisme qui marque le langage. L'auteur dit : « La parole autonome, responsable et efficace est un indice essentiel de l'homme éthique, juridique et politique » (BAKHTIN, 1993, p. 149). Nous pourrions aussi y ajouter « esthétique » dans la mesure où l'auteur lui-même, dans son étude du roman, considère que ce genre traite non pas de l'homme en soi mais de l'image de son langage. En fonction de cela, nous pourrions, audacieusement, étendre la conception de stylistique du roman de Bakhtin à une conception d'esthétique, car l'auteur considère que :

Pour le genre romanesque, ce n'est pas l'image de l'homme en soi qui est caractéristique, mais plutôt l'image de son langage. Mais pour que ce langage devienne précisément une image d'art littéraire, il doit devenir discours des bouches qui parlent, s'unir à l'image du sujet qui parle. (BAKHTIN, 1993, p. 137).

Or, si la polyphonie du roman vient de sa capacité à mettre en scène l'homme qui parle, il met en scène le lieu de l'altérité dans le jeu social. Dans ce sens, le concept d'art romanesque de l'auteur russe s'approche de celui postulé par Rancière sur ce qu'il appelle le partage du sensible, car l'homme serait un animal littéraire, qui se laisse dévier de sa destination « naturelle » par le pouvoir des mots (RANCIÈRE, 2009, pp. 59-60).

En associant révolution esthétique et révolution politique, l'auteur affirme :

La connaissance historique a intégré l'opposition quand elle a opposé à la vieille histoire des princes, batailles et traités, fondée sur la chronique des cours et sur les rapports diplomatiques, l'histoire des modes de vie des masses et des cycles de la vie matérielle, fondée sur la lecture et l'interprétation des 'témoins muets'.

Le surgissement des masses sur la scène historique ou dans les 'nouvelles' images ne signifie pas le lien entre l'ère des masses et l'ère de la science et de la technique. Mais plutôt la logique esthétique d'un mode de visibilité qui, d'une part, révoque le modèle oratoire du mot au profit de la lecture des signes sur les corps des choses, des hommes et des sociétés. (RANCIÈRE, 2009, pp. 49-50).

En reprenant l'idée d'éducation esthétique de l'homme, soutenue par Schiller, Spivak écrit le livre *An Aesthetic Education in the Era of Globalization* (SPIVAK, 2012) pour s'écarter, d'une certaine manière, du postulat selon lequel l'esthétique, comme une conjonction de l'élan sensible, de l'élan formel et de l'élan ludique, serait au service de l'éthique, au moyen de l'éducation. Avant de passer la parole à Spivak, il faut se rappeler que, pour le philosophe allemand, « il n'existe pas une manière de rendre rationnel l'homme sensible sans le rendre esthétique auparavant » (SCHILLER, 2002, p. 113).

Spivak prend alors le concept d'esthétique comme un héritage de l'illuminisme européen (*enlightenment*), en prenant soin de l'écarter de la politique et de l'éthique, marquées par les généralisations réductrices, qui mèneraient à l'habitude. C'est alors qu'elle crée le terme *ab-us* avec la finalité d'explorer le concept d'illuminisme de bas en haut, le transformant en un terme à double cible. Le terme *ab-us*, écrit avec un trait d'union, apporte le mouvement de rupture, non pas avec l'idée de négation ou d'opposition, mais plutôt avec l'idée de ce qui, en considérant le point d'origine, le déplace et le pousse en avant, vers le dehors. Elle postule donc que l'esthétique, en un mouvement de court-circuit, soit l'espace de rupture

de l'utilisation automatisée, de l'habitude créée par l'éducation dans son sens traditionnel. Elle propose alors une politique de l'erreur au lieu de l'économie de la réussite qui régit l'écriture européenne occidentale. Dans ce sens, la lecture deviendrait l'espace du « *mis-take* », un déplacement. Or, dans ce contexte, la question de l'autre revient de manière spéciale, la question de celui qui est exclu de l'ordre politico-social établi, au moyen de la coopération « des subalternes du monde, dans les lieux d'où ils parlent sans être entendus » (SPIVAK, 2012, p. 27).

Comment une telle écoute dans le traitement donné par la critique brésilienne et québécoise au texte considéré comme marginal ? Quels sont les critères utilisés par les chercheurs qui étudient ces types d'œuvres ? Pour réfléchir sur ces questions, prenons comme exemples quelques critiques des œuvres de Carolina Maria de Jesus, au Brésil, et de celles de Marie Gagnon, au Québec, même si les lieux sociaux des auteures diffèrent beaucoup dans le temps et dans l'espace.

En pensant à la proposition de Spivak qui prend en considération la pluralité linguistique, il faut faire appel d'abord à deux textes critiques sur *Quarto de despejo (Le dépotoir)*, de l'auteure brésilienne. Dans le premier, Elzira Divina Perpétua montre comment Audálio Dantas, éditeur de Carolina, intervient dans les écrits des cahiers dans l'intention de forger l'image de l'énonciatrice. Pour la critique :

En éditant le texte pour la publication, Audálio Dantas suscite une révision de la ponctuation, de l'orthographe, du vocabulaire et des termes récurrents, et de plus il l'organise selon une architecture personnelle. Dans cette étape, l'on observe trois types de modifications

par rapport au manuscrit – des ajouts, des substitutions et des suppressions. Dans l'étude de la transposition de l'écriture cursive vers les lettres d'imprimerie, l'examen du procédé de substitution met en évidence l'intention de l'éditeur de composer une image de l'auteur différente de celle qui apparaît dans le manuscrit. Dans ce type d'intervention on remarque que l'éditeur supprime ce qui peut relever d'une érudition supposée voire même ce qui peut être cultivé dans le langage de Carolina lorsqu'il remplace ses suppressions par des termes plus populaires. On remarque donc un procédé qui se base sur la vraisemblance, c'est-à-dire, l'adéquation d'une image de Carolina à sa condition sociale. Les exemples montrent que les substitutions aident à construire le stéréotype d'un personnage du peuple, ayant un faible niveau scolaire et cela du fait que l'éditeur a supprimé une grande partie de ce que l'écrivain possède de différent des gens de son milieu, c'est-à-dire, l'intérêt pour les livres en général et pour tout ce qui concerne l'éducation formelle, et tout ce qu'elle considère comme un monde de « culture ». (PERPÉTUA, 2003, p. 64).

D'autre part, Regina Dalcastagnè, en citant Carolina dans un texte critique, explique à son lecteur dans une note en bas de page :

Dans ce passage, comme dans d'autres de Carolina Maria de Jesus, j'ai fait une révision du point de vue de l'orthographe et de l'accord. Le maintien des fautes grammaticales dans les livres de l'auteur est une preuve du préjugé des maisons d'édition, qui jugent que, autrement l'« authenticité » du rapport serait compromise, mais le texte des écrivains 'normaux' (c'est-à-dire de l'élite) est toujours soigneusement révisé. (DALCASTAGNE, 2012, p. 40).

Dans les deux positions, nous observons une sorte de contrôle esthétique dans la discussion du registre linguistique de l'auteure en question : l'éditeur qui intervient dans le texte en vue de lui prêter un aspect populaire et exotique *versus* la critique qui « corrige le texte », le plaçant à un endroit préconisé par les normes éditoriales courantes et acceptées dans le milieu littéraire. Dans ce contrôle esthétique, il y a un principe politique de défense tantôt de l'authenticité, tantôt de droits égaux, au sein duquel s'installe la question éthique qui consiste à faire face à l'autre, au différent.

Il y a donc là une critique ambiguë, qui parfois utilise des critères formels, et parfois s'attribue le devoir de défendre l'écrivain marginal face aux lecteurs et au corps académique. Dans ce sens, en défendant Carolina comme écrivain authentique, on peut, contrairement à ce que l'on propose, tomber dans un réductionnisme avec une sorte d'interdiction esthétique.

Audálio Dantas, dans la préface d'un autre livre de Carolina, *Casa de alvenaria (Ma vraie maison)*, éd. Stock, 1964), attribue à l'auteure la limite de son écriture, tel que le montre Elzira Divina Perpétua :

Maintenant tu es dans le salon et tu continues à contribuer avec ce nouveau livre, avec lequel tu peux considérer ta mission comme terminée. [...] Range ces 'poésies', ces 'contes' et ces 'romans' que tu as écrits. La vérité que tu as dénoncée est très forte, plus forte que tu ne l'imagines, Carolina, l'ex-favelada du Canindé, ma sœur là et ma sœur ici. (DANTAS, apud. PERPÉTUA, 2003, p. 69).

Celui qui a rendu possible la publication du premier livre, en forgeant un « je » énonciateur dans le but politique de dénonciation sociale, celui-là

même, à un autre moment, renforce la dichotomie quand il lui confère le déplacement qui va de la cour vers le salon. Il renforce donc la proposition de l'écriture comme un cri, un cri d'une vérité, politique.

C'est aussi comme un cri, jeté tel un « phénomène subversif », que, Julie Delorme, dans le chapitre « De la prison à la représentation : transgression et parole littéraire chez Marie Gagnon et Sergio Kokis », du livre *L'écriture emprisonnée* – où sont étudiés les récits de la prison depuis une perspective historique et politique – caractérise l'œuvre de Marie Gagnon, comme « une forme de libération » :

Non seulement écrire constitue un moyen grâce auquel elle remet en question des idées et des images que la société sacralise mais est-ce aussi une manière de récupérer une certaine marge de liberté. (DELORME, 2007, p. 68).

L'auteure souligne aussi la force de l'anonymat dans l'œuvre de Marie Gagnon, où les gens/personnages nommés sont préférentiellement des artistes et des écrivains célèbres ou encore des politiciens influents. Il est donc intéressant de voir dans l'œuvre le rôle de ce croisement de voix anonymes et définies, sans que l'on ne veuille uniformiser les contradictions qui s'y installent.

Ainsi peut-on lire l'œuvre en considérant sa textualité pour analyser comment, en créant le personnage du narrateur dans l'œuvre *Emma des rues*, Marie Gagnon récrée sa subjectivité par rapport à celle des autres, avec qui elle partage la rue. Emma glisse dans des espaces illuminés et sombres de Montréal, et emmène avec elle le lecteur qui l'accompagne à des rythmes divers, en parcourant des institutions telles que des prisons,

des hôpitaux, des grands magasins ou des petits espaces comme des salles de bain de quelques garages et des dessous d'escalier. Marie Gagnon, par son écriture, habite la distance qui la sépare d'elle-même, la distance qui la sépare des autres, y compris du lecteur.

De cette manière l'écrivain fait le parcours opposé à celui qui mènerait à « l'automatisation fonctionnelle du langage », qui déréalise les mondes habités, ceux auxquels se réfère Simon Harel (HAREL, 2005, p. 227). Elle s'approprie la parole et la ville, en les exhibant comme son toit. Son écriture, comme celle de Carolina de Jesus, est une forme de négociation, d'intervention dans cet espace configuré comme un croisement de subjectivités.

La mémoire individuelle s'installe dans la mémoire collective et, malgré les intentions des auteures, provoque des fissures, en exhibant des interdictions sociales et textuelles. Lícia Soares de Souza reprend ce sujet et dit ceci à propos du livre *Emma des rues*, en le comparant à d'autres récits québécois :

Ces passages témoignent, d'une façon générale, de la dérive de tous ces personnages qui cherchent à dénoncer les causes du démantèlement de la justice sociale et de l'état de droit. Ce sont des textes et des récits qui jouent explicitement sur l'oubli politique. Cet oubli, qui paraît si simple, y devient révélateur, car il provoque le surgissement d'une masse de déshérités de la société, des personnes qui errent dans les espaces d'exclusion, sans droit au logis. Et pourtant ils inventent une autre ville et deviennent capables de structurer un imaginaire de l'errance qui érige une ville accessible aux déviations et aux nouvelles sortes d'échanges

que les sans-abris instaurent. Un autre processus de remémoration se déploie, de la sorte, dans ce Montréal qui « vibre » et « chante » avec les mouvements de ses métros colorés qui aiguisent tous les sens des passants. (SOUZA, 2012, p. 8-9).

L’auteure conclut, en affirmant que « les itinérants, les mal-logés, les exclus de la mémoire collective sont des héros d’une esthétique diffuse, ou de ligne brisée, qui fait émerger des sortes de violence de la délocalisation » (SOUZA, 2012, p. 12).

À cause de cela, Eurídice Figueiredo (FIGUEIREDO, 2013) inclut Marie Gagnon parmi les écrivaines québécoises, appelées par Roseline Tremblay d’« iconoclastes » puisqu’elles prétendraient détruire l’idéalisation esthétique pratiquée par les écrivains. Dans ce cas, l’irrévérence se situerait sur les plans thématique et formel, en fonction de la place sociale du personnage narrateur par rapport à la biographie de l’auteure, une sans-abri de Montréal.

En discourant alors, sur l’autofiction féminine, Figueiredo a aussi ecourt à Madeleine Ouellette-Michlka, quand elle affirme :

On confesse ou on accuse, on dénonce ou on avilit. On est complice ou victime, accusatrice ou bourreau – l’un ou l’autre, ou les deux à la fois (...). Le langage de l’autofiction est souvent d’une extrême crudité. (...) Le vocabulaire et la syntaxe procèdent au dépeçage du corps, à sa mise en pièces ou même à son éviscération. Nous sommes aux limites de la trash littérature, quelque part entre érotisme, mutilation et pornographie. (MICHLSKA, apud, FIGUEIREDO, 2013, p. 74)

L'idée de « *trash* littérature » fait perdurer, même sans intention, la liaison de ce type d'écriture à tout ce qui est en dehors de la vie sociale, ce qui reste, les débris, les ordures. Cette relation se modifie, cependant, si on prête attention au fait que les ordures sont des deux côtés de l'ordre social. Quand elles exhibent ces ordures, en les manipulant, les auteures les déplacent en les éparpillant dans les endroits généralement désignés comme propres et organisés, sanctionnés par la loi, soit les lieux de la ville, soit ceux de la littérature.

On observe ainsi, dans les textes critiques présentés, sans penser à l'exclusion d'un pôle quelconque, le transit entre l'intention politique explicite et l'intention esthétique marquée par le biais textuel. Dans ce transit, nous nous incluons tous, les lecteurs critiques de l'œuvre considérée comme marginale, car, en voulant la classer, nous engendrons souvent de nouvelles interdictions de l'autre, de l'altérité. Cela ne veut pas dire que nous devons renoncer au travail de lecture, car c'est là, comme dans la production de l'œuvre, dans les interstices, qu'émergent des voix incitant à un exercice d'écoute.

Références bibliographiques

BAKHTIN, Mikhail. *Estética da criação verbal* (Trad. Maria Ermantina G. Pereira). São Paulo : Martins Fontes, 1997.

BAKHTIN, Mikhail. *O discurso no romance. Questões de literatura e de estética : a teoria do romance* (Trad. Aurora Bernadini et al.). São Paulo : Hucitec, p. 71-163. 1993.

BENVENISTE, Émile. *Problemas de linguística geral I* (Trad. Maria da

Gloria Novak e Luiza Neri). Campinas, SP : Pontes Editores, 2005.

BENVENISTE, Émile. *Problemas de linguística geral II* (Trad. Eduardo Guimarães et al.). Campinas : Pontes, 1989.

DELORME, Julie. *De la prison à la représentation : transgression et parole littéraire chez Marie Gagnon et Sergio Kokis*. In MARR, Judite ;

BESSIÈRE, Jean (Ed), *L'écriture emprisonnée. Cahiers de la nouvelle Europe*, n. 7, Paris : L'Harmattan, p. 61-74. 2007.

FIGUEIREDO, Eurídice. Mulheres no espaço da margem. *Mulheres ao espelho: autobiografia, ficção, autoficção*. Rio de Janeiro : Editora da UERJ, pp. 133-141. 2013.

HABERMAS, Jurgen. *L'espace public* (Trad. Marc R. de Launay). Paris : Payot, 1993. (1962, 1^{ère} édition)

HAREL, S. *Braconagem : um novo modo de apropriação do lugar ? Interfaces : Brasil/Canadá*, n. 5. 2005. Disponible sur <http://www.revistabecan.com.br/arquivos/1157648012.pdf>, consulté le 20/04/2011.

HAREL, S. *Braconnages identitaires : un Québec palimpseste*. Montréal : VLB éditeur, 2006.

MIOTELLO, Valdemir. *Discurso da Ética, Ética do discurso*. São Carlos : Pedro & João editores, 2011.

PERPÉTUA, E D. *Aquém do Quarto de despejo : a palavra de Carolina Maria de Jesus nos manuscritos de seu diário. Estudos de Literatura Brasileira Contemporânea*, Brasília, n. 22, pp. 63-83, jui./déc. 2003.

RANCIÈRE, Jacques. *A partilha do sensível : estética e política* (Trad. Mônica Costa Netto). São Paulo : Editora 34, 2009.

RUIZ, C. B. Emanuel Levinas, alteridade & alteridades – questões da modernidade e a modernidade em questão. In SOUZA, Ricardo Timm de et al (Org), *Alteridade e ética : obra comemorativa dos 100 anos de*

nascimento de Emmanuel Levinas. Porto Alegre : EDIUCRS, pp. 117-148. 2008.

SPIVAK, Gayatri. *An Aesthetic Education in The Era Of Globalization*. London : Havard University Press, 2012.

SCHILLER, Friedrich. *A educação estética do homem* (Trad. Roberto Schwarz e Márcio Suzuki). São Paulo : Iluminuras, 2002.

SOUZA, L. S. de. *Les labyrinthes de la nouvelle violence urbaine dans les romans québécois*. *BABEL : Revista Eletrônica de Línguas e Literaturas Estrangeiras*, 02, jan/jun. 2012. Disponible sur WWW.babel.uneb.br, consulté le 03/04/2014.

WALTY, I. « *Habitando a distância* » : vozes e corpos outros. In PORTO, M. B ; VIANNA NETO, A. R. (Orgs.), *Habitar e representar a distância em textos canadenses e brasileiros*. Niterói : Editora da UFF, 2012.

Notes de fin

1 Programa de Pós-graduação em Letras, Pontifícia Universidade Católica de Minas Gerais, Belo Horizonte, Minas Gerais, Brasil. Chercheuse du « Conselho Nacional de Pesquisa » et de la « Fundação de Pesquisa de Minas Gerais ». iwalty2@yahoo.com.br